

Sans arme ni violence - Jean-Marie Muller

Publié le 06/11/2014 dans l'**Hebdo** le magazine d'information d'Orléans et de l'agglomération



Récompensé l'an dernier pour n'avoir cessé de promouvoir les valeurs gandhiennes, il est, depuis plus d'un demi-siècle, un porteur reconnu du message et du concept de non-violence. À 75 ans, son militantisme ne se dément pas.

Rencontre.

Au bout de quelques minutes de recherche dans sa foisonnante bibliothèque, Jean-Marie Muller finit par retrouver ce qu'il voulait nous montrer avant qu'on ne prenne congé. La traduction polonaise de sa Stratégie de l'Action Non-Violente, dont se sont inspirés, au milieu des années 80, les dirigeants du syndicat Solidarité. Ceux-là mêmes qui, en 1987, finirent par faire tomber le régime communiste du général Jaruzelski au bout de plusieurs mois de lutte. Voyager à travers l'œuvre prolifique de Jean-Marie Muller, et converser avec lui, revient à brosser plus d'un demi-siècle de géopolitique internationale. C'est d'ailleurs au tournant des années 60, une période marquée par une kyrielle de crises diplomatiques et de conflits liés à la décolonisation, que cet homme qui se tient en face de nous, barbe drue et regard clair, a commencé à éprouver son militantisme et ses convictions. Lesquels, et c'est assez rare pour le souligner, n'ont perdu, un demi-siècle plus tard, ni de leur vigueur, ni de leur incandescence. Et encore moins de leur actualité. Pour Jean-Marie Muller, tout a donc débuté en Algérie. Il y arrive en août 1962, comme officier de réserve, alors qu'un cessez-le-feu vient d'être décrété quelques mois plus tôt. « Là-bas, j'ai vu que tout le monde avait perdu, se souvient-il. Le FLN, les harkis, les Pieds-Noirs... C'était un gâchis total. Cela m'a fait prendre conscience que la violence n'était pas la solution, mais le problème. » D'ailleurs, toute son œuvre de philosophe et de libre-penseur sera, ensuite, guidée vers la démonstration que « la violence est le viol de la dignité de l'Homme ».

Un jugement qu'il continuera à forger à son retour d'Algérie, en dévorant l'œuvre de Gandhi. Il deviendra d'ailleurs l'un des plus fameux exégètes de ce dernier, au point de recevoir, en novembre 2013, le Prix international de la fondation Jannalal Bajaj pour la promotion des valeurs gandhiennes, une récompense remise par le président de la République indienne en personne. « Jean-Marie Muller connaît son Gandhi parfaitement, nous chuchotait dernièrement l'une de ses connaissances orléanaises. Mais la presse et l'édition étant ce qu'elles sont, on préférera toujours un bouquin de survol de Jacques Attali sur Gandhi aux bouquins de Jean-Marie Muller, qui travaille le sujet depuis 40 ou 50 ans ! » Et qui n'est en visiblement pas repu... « Je continue de lire Gandhi, explique l'intéressé. Il faut dire qu'il y en a, à peu près, 90 volumes... De plus, il a souvent été très mal traduit en France, et boycotté par les intellectuels français. »

« On peut surmonter le désir de violence »

Nulle acrimonie dans les propos de cet Homme avec un H majuscule qui a, depuis, parcouru les continents pour y diffuser et y faire infuser le concept de non-violence. On pourrait croire, en jetant un œil périphérique sur l'actualité du monde, que la greffe a eu du mal à prendre... Mais malgré les guerres et les massacres qui jalonnent notre perception du monde, quelques initiatives laissent à penser que, même dans des zones où les balles sifflent plus souvent qu'à leur tour, le propos fait son trou. Il y a deux ans, Jean-Marie Muller avait ainsi rencontré, au Kurdistan irakien, des présidents d'université pour introduire un enseignement de la non-violence à l'université... « Je n'ai pas la naïveté de penser que l'humanité deviendra non-violente, présume cependant Jean-Marie Muller, mais j'espère qu'à l'avenir, on développera la culture de la non-violence. » Sans regarder si loin, notre interlocuteur fait remarquer qu'elle a déjà porté ses fruits épisodiquement, et notamment lors de la chute du Mur, une révolution qu'il qualifie de « non-violente ».

Depuis 50 ans, Jean-Marie Muller ne s'est pas contenté, cependant, de théoriser dans son salon et a mis les mains dans le cambouis, si l'on peut dire, en entamant par exemple, en octobre 1978, une grève de la faim sur le plateau du Larzac pour empêcher un camp militaire de s'y implanter. Cinq ans plus tôt, on l'avait aperçu dans le Pacifique pour protester contre les essais nucléaires français, un sujet qui n'a pas fini de l'interpeller, encore aujourd'hui : « Moderniser l'arme nucléaire, c'est aller vers la prolifération. Et la prolifération, c'est aller vers la conflagration », dit-il.

Pour résumer, la vie militante de Jean-Marie Muller n'aura pas été scindée entre les mots et l'action : elle les aura rassemblés sous un même prisme qui le vit notamment être, en 1969, la tête d'affiche d'un procès orléanais – le sien – dont il se servit, explique-t-il, « comme d'une tribune. » En 1967, après avoir demandé à bénéficier du statut d'objecteur de conscience, il avait en effet renvoyé son livret militaire pour « manifester sa volonté d'assumer ses responsabilités civiques dans le cadre d'une défense civile non-violente ». Il fut, au final, condamné à cinq ans de privations de droits civiques. « Donc d'indignité nationale »,

commente-t-il quarante ans plus tard. Après cette affaire, il quitta le monde de l'enseignement et s'engagea à plein temps, « sans statut particulier », dans un combat qui lui fit se rapprocher des plus hautes sphères politiques locales, nationales et internationales. Il rencontra le Dalai-Lama, côtoya Mitterrand et « tutoyait » Charles Hernu et parle de José Bové comme d'un « ami ». Dans le milieu hétéroclite des mouvements dits alternatifs, Jean-Marie Muller demeure, il est vrai, une référence, presque un guide. Quand on lui demande en riant s'il se sent proche de la sanctification, il réplique, amusé : « Sûrement pas ! Parfois, on me dit que je suis un prophète. Je réponds que la non-violence est prophétique, et que je suis partie prenante de cette démarche. » Tous ses combats n'ont cependant pas été sans risques, raconte-t-il. « À 20 ans, je ne savais pas où j'allais, mes parents étaient catastrophés... Mais je me suis marié avec une femme qui a partagé mes idées, et j'ai eu deux enfants qui n'ont pas eu de phénomène de rejet par rapport à l'absence de leur père... » Sa maison de Chanteau, où il réside depuis 1979, reflète d'ailleurs la force tranquille qui semble l'animer : un étang, des poules et des canards, en liberté, évidemment... Mais quand on s'enquiert de l'Homme au-delà de la figure qu'il incarne, celui-ci finit par se dire, aussi, quelque peu « fatigué » physiquement par la répétition des représentations.

« À mon dernier retour du Liban, je ne pouvais plus marcher », souffle-t-il pudiquement. Mais se lever et se relever semblent, pour lui, une sorte de mouvement perpétuel.

Benjamin Vasset